

50

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

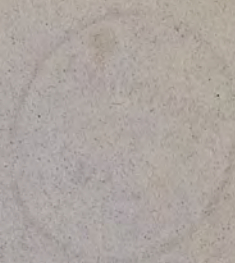


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



ST. JOHN'S HALL



LIBRARY OF ST. JOHN'S HALL

Cambridge

LES
MONTAGNARDS;
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

*Donnée le 24 Vendémiaire, l'an 2 au Théâtre
NATIONAL, maintenant réuni au Théâtre
DE L'ÉGALITÉ, ci-devant FRANÇAIS.*

18 Octobre 1793

Par la Citoyenne MONNET, Auteur des *Contes
Orientaux, ou Récits du sage Caleb*

Prix, 1 liv. 10 sols.



A PARIS,

Chez la Citoyenne TOUBON, sous les galeries du
Théâtre de la République, à côté du passage vitré.

L'an 3 de la République Française.

PERSONNAGES.

LAURENCE.

FÉLIX, }
LÉONARD, } Fils de Laurence.

ROSINE, Française, élevée en Espagne.

DAUTICOURT son Oncle, riche Négociant;
devenu Corrégidor.

LE COLONEL DE ROUILLÉ.

NANETTE, Sœur de Henri.

HENRI, }
NICOLAS, } Auvergnats de dix à douze ans.

ANTONIO, Valet-de-chambre de Dauticourt.

CHARLES, Valet du Colonel de Rouillé.

LE MAÎTRE DE L'HÔTELLERIE.

*La Scène est dans une Hôtellerie dans les
Pyrénées.*

Je soussigné, déclare avoir cédé à la Citoyenne
TOUBON les droits d'imprimer et de vendre *Les Mon-*
tagnards, comédie en trois actes et en prose.

A Paris, ce 19 Vendémiaire, l'an 3 de la République.

MONNET.



LES
MONTAGNARDS,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURENCE, NANETTE.

NANETTE.

DITES donc, mère Laurence, c'est gracieux de voir tant de monde par-ci, tant de monde par-là ? Et ce bâtiment encore, qui est plus beau que tout !

LAURENCE.

Pauvre Nanette ! si tu avois vu, comme moi, pus de... quatre, bah ! pus de six communes ! Et la maison du juge-de-paix à St.-Flour, c'est ça une belle chambre !

Là, tous les soirs, i' nous lisoit les décrets; dame, oui, les décrets.

N A N E T T E.

Oh! je connois ben les décrets, moi! je les aime beaucoup; et les citoyens qui les font s'appellent, tout comme nous autres, Montagnards. Vous voyez ben que je sais...

L A U R E N C E.

Pardi! c'est Félix qui te l'a appris, et que c'est à cause de ça que nous sommes républicains, Dieu merci. Mais vois donc s'il vient. (*Elle appelle l'hôte*).

SCÈNE II.

LAURENCE, NANETTE, puis L'HÔTE.

L A U R E N C E.

(*A Nanette*). R A N G E ça, et prépare la table, en attendant... L'hôte, venez donc nous parler, l'hôte d'ici! Eh! venez donc!

L' H Ô T E.

Pas tant de bruit, vieille brailarde: on n'entend que vous dans l'hôtellerie.

L A U R E N C E.

Oh pardi! j'ai besoin de crier, moi; mais ce muscadin que j'ai vu sortir de son carosse, n'a que faire de rien dire: vous êtes entré là (*montrant une porte au fond du Théâtre*), sans qu'il vous appelle, et deux fois encore.

L' H Ô T E.

Pour ça il y a de bonnes raisons: un monsieur de Paris, qui paye à notre mot, et ne donne pas dans ce

grabuge où, moi, je ne comprends rien. Faut voir les porteurs, les guides, les mulets qui le traînent en Espagne! ça ne va pas à patte, ça! Les dix cousins de ma femme, ses oncles, mes trois neveux et ma filleule sont après lui. Sa nuit seule me vaudra plus que vingt journées de vingt Auvergnats comme vous et les vôtres. Ha ça, quand partent-ils?

L A U R E N C E.

I' serient loin déjà, si vous aviez voulu venir; faut qu'ils quittent les Pyrénées, et soient à la pointe du jour en Espagne. Oh! si j'étois comme de mon tems, alerte comme cette jeunesse, et que je pusse faire quelque chose dans cette Espagne de malheur, je ne me séparerois pas de Félix, après l'avoir conduit jusqu'ici.

L' H Ô T E.

Je vois ce que c'est; vous venez par-delà la montagne?

L A U R E N C E.

C'est venir de ben haut, n'est-ce pas, notre hôte?

L' H Ô T E.

Eh ben, quelles nouvelles apportez-vous?

L A U R E N C E.

Tiens, je vois déjà que c'est un aristocrate, ces aristocrates en sabots... les plus bêtes de tous. Demandez-vous pas queux nouvelles? Ah! de bonnes donc! D'abord, j'avons pris hier, pas plus loin que ça, six drapeaux à vos voisins.

L' H Ô T E.

Qu'appellez-vous, mes voisins? Comment donc, mes voisins! Ce sont bien pour vous messieurs les Espagnols.

L A U R E N C E.

Messieurs les Espagnols! ah ben oui donc! i' sont jolis, tes Espagnols! des mal-empressés qu'auoient mieux fait cent fois de se mêler de leux affaires que des nôtres. Dame, aussi, je les saboulons!... si vous voulez ben le permettre, citoyen l'hôte.

L' H Ô T E.

En voilà assez, madame la *Citoyenne*.

L A U R E N C E.

Assez ! bah ! et Landau qui est sauvé ! et les dam-
nés d'Anglais chassés de Toulon !

L' H Ô T E.

Toulon , vous dites ?... Toulon est rendu ?

L A U R E N C E.

Bah ! rendu ! quitté donc, dites quitté , abandonné.
I' sont venus en traîtres , et ont fui en lâches , comme
a dit c't autre ; et c'est sûr et certain , ça. Vouloient-i'
pas faire sauter la ville avec une... messe... messe...
Dis donc le nom , toi , Félix te l'a conté.

N A N E T T E.

Une mèche.... mèche... Oui, c'est long , long ! et
ça s'allume.

L A U R E N C E *avec contentement*.

Mais c'est dommage pourtant que le feu n'prend pas à
leux mèches ! en revanche , je prenons leux villes , leux
magasins , leux canons ; chassés des frontières , chassés.

L' H Ô T E.

Grande merveille ! des villes , des canons , des villes !
quelque chose de rare ! et puis vous criez ça ira ! Ha
ça ! je prends pas des villes , moi ; je n'ai pas , comme
vous , de tems à perdre ; que voulez-vous ?

L A U R E N C E.

Vous êtes rude aux pauvres gens... Je veux d'abord
un pain bien grand... Après ça... rien... si-fait , si-
fait , le vin de l'adiou. Allons , une demi-mesure ,
et je paierai ben , comme de juste.

L' H Ô T E.

Diab ! un grand pain , et une petite mesure ! et
il faut venir dès que Madame appelle !

L A U R E N C E.

Qu'il est drôle avec sa Madame ! Les madames et les messieurs sont passés de mode , Citoyen ; apprenez ça.

SCÈNE III.

L A U R E N C E , N A N E T T E.

N A N E T T E *se moquant de lui.*

APPRENEZ ÇA, *aristocrate*... oui, *aristocrate*... (Il sort furieux). Il a l'air bien mal content toujours. C'est pourtant un bon souper... Et tant de vin encore ! et nous ne sommes que cinq , en vous comptant , mère Laurence.

L A U R E N C E.

Que ça t'apprenne ce que m'a tant dit notre juge , mon cher maître , que j'ai servi dix ans sans bouger. « Le riche , disoit-il , ne fait pas plus de cas du pauvre » que de ça ». Sois donc plus joyeuse de revenir au village , où tout le monde va de pair.

N A N E T T E.

Oh ! oui , joyeuse ! Henri n'y sera plus.

L A U R E N C E.

T'as raison ; Henri , c'est ton frère ; mais Félix , n'est-ce pas mon enfant à moi ? c'est ben pis ! Quand on n'a que ses deux bras , comme nous , faut bien que les garçons travaillent ; Henri pour toi , qui n'as ni père ni mère , et Félix pour moi , qui l'ai mis au monde , et c'est ce qu'il fait depuis seize ans dà !

N A N E T T E.

Seize ans ! c'est quand je suis née , ça ; il n'en avoit donc que huit la première fois ?

L A U R E N C E.

Pas plus ; mais si avisé , qu'il faisoit tout seul le jardin du juge , qui , de sa grace , lui montrait la taille des arbres , les semailles , les... enfin tout , et le reste ; et puis encore les livres de sa belle armoire... Tu l'as vue , sa belle armoire ?

N A N E T T E.

Si je l'ai vue ! Elle est toute à jour , et grande (*elle étend les bras*) de même. Et Félix sait tous les livres de ce brave homme ? tous ? tous ?

L A U R E N C E.

Ligne par ligne , mon enfant. Qui en a profité ? c'est le bon Félix : Dix ans après , il faisoit grand train son petit chemin en Espagne , au fermage d'une terre attenante au couvent où restoit la belle Rosine... Tu sais bien encore ?...

N A N E T T E.

Que oui donc : une citoyenne si... si donnante , à qui il a sauvé la vie , au milieu du feu.

L A U R E N C E.

Ouidà , elle peut s'en vanter : sans lui , elle seroit en cendre véritable depuis quatre ans. Pas un n'osoit entrer dans sa chambre ; et voilà que Félix , sur des planches comme des charbons , la prend pour morte , et vous la sauve dans sa ferme. Elle est restée-là... un tems... je ne sais combien , avec sa pauvre nourrice , trouvée presque par miracle... et personne là pour sauver une vieille , vieille religieuse brûlée dans un coin.

N A N E T T E.

O mon Dieu ! c'est bien pis. Mais je ne comprends pas que Félix ait laissé là-bas sa ferme ; à sa place , je ne serois pas retournée au pays.

L A U R E N C E.

Mais dame , c'est que ça le faisoit aussi ; tout de même , il fit son devoir. Son père venoit de mourir ;

il falloit venir consoler sa mère , arranger ses pauvres terres. Il ne se le fit pas dire deux fois : en quinze jours i' fut ici , sans mon petit Léonard pourtant ; mais il le ramenera ce voyage. C'est pour ça qu'il y va : ton frère Henri s'en reviendra avec eux , et ni lui , ni les miens ne retourneront là-bas de cent ans ; c'est moi qui te le dis. Bon ! les voilà avec le pain. Va chercher Nicolas et le panier de provisions.

SCÈNE IV.

LAURENCE , FÉLIX , HENRI , NANETTE.

HENRI *posant le pain et le vin sur la table.*

JE vas avec elle , mère Laurence. (*Il la prend sous le bras ; et sort*).

LAURENCE.

Et revenez ben vite. Mon pauvre Félix ! tu as encore ben à piétiner pour aller coucher à Urgel , et toujours sur les pierres : c'est dur !

FÉLIX.

Ce n'est rien quand la nuit est fraîche et la lune claire , comme ce soir.

LAURENCE.

C'est à remarquer ; tu ne te plains jamais , toi.

FÉLIX.

Pas de ces peines-là.

LAURENCE.

Tiens , mon enfant , je ne suis qu'une femme ; mais je vois loin : quelque chose te tourmente ; est-ce vrai ? Réponds donc.

F É L I X.

Pour vous chagriner encore?

L A U R E N C E.

Je veux être chagrinée, je le veux. T' te fâche d'aller chercher ton frère?

F É L I X.

Il est si bien à Urgel, auprès de Rosine ! Elle l'élève dans les principes de la révolution. C'est-là une ame républicaine, une ame adorable, un ange ! Elle ne méprise pas les pauvres, quoiqu'elle soit bien riche ; au contraire, elle causoit familièrement avec nous autres fermiers, des travaux de la campagne. Elle m'achetoit des livres, à moi, et malgré cela, quand je lui portois des fleurs ou des fruits, elle les payoit dix fois leur valeur ; j'en avois honte. Et puis... pour des riens, à cause de ce bras charbonné en la sauvant des flammes, elle m'auroit donné sa fortune pour me dédommager d'un mal... Il me faisoit plaisir, ce mal-là !... Si vous saviez comme elle me plaignoit ! Si vous saviez encore !...

L A U R E N C E.

Je sais tout, et le reste : l'as-tu pas assez dit ? Mais je veux Léonard, moi ; et pas tant de façons. Mon fils est mon fils, entends-tu ?

F É L I X.

Sans doute.

L A U R E N C E.

Il est bien appris, bien mis, et, dis-tu, c'est ben gracieux pour nous : ben au contraire ; Jacques qui vous a faits tous deux, n'étoit pas si *Monsieur*, mais bon père, bon mari ; ça vaut le reste. Sais-tu ce qu'on devient avec un bel habit et ben de l'argent dans ses poches ? glorieux, méprisant et ingrat : pas de ça chez nous. Pendant les six mois que tu travailleras là-bas, ton frère aura le tems de se détacher de cette bonne Citoyenne. (*Félix tourne la tête*). Tu ne crois pas ?... te souviens-tu de sa lettre ?

F É L I X.

Ah ! je ne l'ai pas oubliée.

L A U R E N C E.

Depuis un an ! il est fort celui-là ! Voyons donc ; pour voir. (*Félix tire la lettre de son sein, et la baise*). Je ne suis pas fâchée de me ressouvenir un peu de ce qu'elle chante. Allons , dis sans regarder.

F É L I X avec le plus grand sentiment.

J'aime bien mieux la lire. Ecoutez... (*Lisant*).
 « Félix , assurez votre mère que je garderai Léonard
 » auprès de moi. Il est charmant , je lui trouve un peu
 » de votre air...

L A U R E N C E.

Tant mieux... Vas-tu pleurer pour ça ? (*Elle embrasse Félix*).

F É L I X continuant de lire.

» Et apprenez que Dauticourt , le frère de ma mère ,
 » a quitté Cadix , et moi , le couvent. Nous sommes
 » Français comme vous. J'étois restée orpheline à Urgel ;
 » il vint à mon secours , m'éleva jusqu'à quinze ans ,
 » et plaça ma fortune dans le commerce ; ce qui l'ar-
 » rêta six années à Cadix ; mais il n'a point oublié sa
 » patrie. Comme il parle de la liberté , et de cette éga-
 » lité si naturelle et si long-tems méconnue ! Oh ! que
 » ne pouvez-vous l'entendre !... Mon oncle sait que je
 » dois la vie au frère de Léonard , et il en aime davan-
 » tagé ce charmant enfant. Je l'aime tendrement aussi ,
 » et je ne saurois long-tems le regarder , sans verser
 » des larmes. Bonjour , Félix ; comptez à jamais sur
 » la reconnoissance et l'estime parfaite de ROSINE ,
 » l'amie sincère de l'égalité ». (*Félix baise la lettre ,
 et s'essuie les yeux en cachette*).

L A U R E N C E.

Peste ! elle sait fort ben coucher par écrit , cette jeune personne ! Il y a du bon cœur là-dedans , puis

des larmes... Mon Dieu! que j'aurois donc du plaisir de voir tout ça pleurer! Seras-tu pas bien aise aussi?

F É L I X.

Ah! sans doute. (*Bas*). Mais je crains sa présence.
(*Haut*). Nanette ne vient pas : il se fait tard...
Henri! Nicolas! allons, allons, arrivez, mes amis.

S C È N E V.

LAURENCE, FÉLIX, HENRI, NANETTE,
NICOLAS.

HENRI *essuyant les yeux de Nanette.*

C'EST dépitant; elle ne veut pas se consoler.

N A N E T T E.

Est-ce que je le peux, moi?

L A U R E N C E.

Oui, mam'selle, oui, tout se peut, entendez-vous?
Allons souper; la joie vient en mangeant.

N A N E T T E.

Pas à moi toujours; bien au contraire.

L A U R E N C E *tirant du panier des noix, du fromage, etc.*

Taisez-vous, et placez-vous-là; le bon Félix de l'autre côté. (*Elle l'embrasse*). Tenez ça, vous autres. Assis-toi donc, Henri. (*On mange*).

H E N R I.

Que non pas; je vous vois mieux debout, Citoyenne.

F É L I X.

Nanette, console-toi, j'aurai ben soin de ton frère.

L A U R E N C E.

(*A Henri*). Et moi , de ta sœur , mon garçon : il y a bel âge que je t'aime comme si j'étois sa mère !

H E N R I.

Eh bien , Dieu aidant , je veux ressembler à Félix , tout comme un portrait. Ce que je gagnerai sera pour elle , et pour vous , mère Laurence , s'il en reste.

L A U R E N C E.

T'as bon cœur ; allons , bois pour ta peine.

N A N E T T E , H E N R I , N I C O L A S.

A votre santé , mère Laurence. A vous donc , Félix ;

F É L I X.

(*Tristement*). Grand Merci... ma bonne mère , il faut se séparer.

L A U R E N C E.

Faut boire d'abord , et prendre des forces : vous en aurez besoin.

H E N R I.

Nous sommes donc bien loin d'ici , mère Laurence ?

L A U R E N C E.

A six grandes lieues , mon enfant.

H E N R I.

C'est fâcheux de s'en aller ! Il n'y a pas de pays en France où l'on mange si bien que dans ce monde.

L A U R E N C E.

C'est vrai ça ; mais il faut obéir à Félix , car il a plus d'esprit tout seul que nous autres ensemble. Faites comme i' dira , et vous aurez la confiance du monde ; ce qui est un grand point. Souvenez-vous bien que vous êtes Français ; demeurez bons patriotes et libres au milieu des esclaves , ou bien vous n'êtes plus mes enfans.

FÉLIX *mettant la main de sa mère sur son cœur.*

Quels maux ou quels biens inconnus attendent votre fils ! O ma bonne mère ! je suis tout tremblant. Priez Dieu qu'il ne m'abandonne pas ; bénissez votre fils. (*Il se met à genoux, et sa mère le serre dans ses bras sans parler.*)

HENRI, NICOLAS *à genoux aussi.*

Et nous, mère Laurence ?

LAURENCE.

Vous aussi, vous serez heureux, parce que vous êtes bons. Ayez confiance en Dieu ; il nourrit les petits oiseaux, il n'abandonnera pas votre jeunesse. Embrassez-moi. Adieu, mes enfans.

FÉLIX.

Chaque pas m'approche d'elle... Demain sa douce voix... j'en mourrai... (*Haut.*) Adieu, ma bonne mère : vous l'avez voulu, je pars. (*Il s'échappe.*)

LAURENCE.

Pauvre Félix ! Laisse ton frère, ma petite. Je pleure quasiment. Ce que c'est que de nous !

HENRI.

Dame, c'est bien triste à la fin de tout ! Resterai-je donc, ou ne resterai-je donc pas ?

LAURENCE *les séparant.*

Plait-i', citoyen ? Nicolas, emmène-moi ça. Allez, et vite et prompt. (*Elle le pousse dehors. Nanette parcourt le Théâtre comme une folle.*)

SCÈNE VI.

LAURENCE, NANETTE.

LAURENCE.

C'est une belle chose que l'amitié ! mais, mon Dieu ! ça fait bien du mal ! Ha ça ! finissons, Nanette ; voulez-vous bien vous tenir ; une fois, deux fois ? (*Courant après elle, presque en colère*). J'ai assez de mes chagrins, sans que vous m'affligiez plus que je ne suis... Bah ! ne voilà-t-il pas ce débarqué de ce matin qui arrive à présent ! Marche donc.

NANETTE *tournant la tête et criant.*

O mon Dieu, mère Laurence ! le beaugillet qu'il a !

SCÈNE VII.

LAURENCE, NANETTE, LE COLONEL ROUILLÉ.

LE COLONEL.

LA jolie mine ! Je vous fais fuir, ma belle enfant ?

LAURENCE.

Ben au contraire : all' songe à d'autres choses, vraiment.

LE COLONEL.

Ha-ha ! sachons à quoi... Je veux vous servir ; je le veux, et je le peux.

LAURENCE.

All' est assez grande pour se servir toute seule.

LE COLONEL.

Certainement; grande et faite à peindre... Toutes deux...

LAURENCE.

Ça suffit, on lui dira. Viens-t-en, Nanette.

LE COLONEL.

(*A part*). Nanette est charmante! (*Haut*). Les jolis yeux! C'est votre fille? Elle a de votre air tout-à-fait. (*Laurence lève les épaules*). Vous êtes bien, très-bien, la bonne, sur mon honneur.

LAURENCE.

Ouidà! vous me flattez; vous me voulez queuque chose, sûr!

LE COLONEL.

On pourroit en effet vous en vouloir. Moi... je ne suis pas si hardi. Mais je m'intéresse à vous, bonne femme. (*A Nanette*). Le gros soupir! Elle... regrette quelqu'un, je parierois.

LAURENCE et NANETTE.

(*Etonnées*). Il a deviné.

LE COLONEL.

Je devine tout, tout. Je dirois sur l'heure votre nom, ma belle, le sien... Voulez-vous?

NANETTE.

Gage que non.

LE COLONEL.

Gage un baiser. J'ai gagné, belle Nanette. (*Il l'embrasse*). A vous, la chère Laurence. (*Il l'embrasse*). Vous me croyez sorcier?

LAURENCE.

Pas du tout: plus de mine que de jeu, n'est-ce pas? Là, là, point de fâcherie; j'ai de l'humeur à cause de
mon

mon chagrin , voyez-vous. C'est son frère Henri qui s'en va à Urgel avec mon fils , deux bons enfans , montagnards , c'est tout dire.

LE COLONEL.

Venez les trouver. Je vais justement à Urgel ; je vous prends dans ma chaise de poste. On peut s'y arranger comme cela ; Laurence à côté de moi : je veux par-dessus tout qu'elle soit à son aise. (*Montrant Nanette*). Elle... comme nous pourrons. C'est un enfant encore... il lui faut si peu de place ! Au reste , je me servirai de mon cheval ; je sais me gêner au besoin. (*A Nanette*). Vous acceptez , n'est-ce pas ? (*Nanette fait la révérence avec des signes de joie*). Bon , bon ! (*Bas*). Elle est à moi ! (*Haut*). Nous partons ensemble , mère Laurence ?

LAURENCE *haussant les épaules*.

Croyez-vous point cette jeunesse ? Et le vivre , la vêtüre , où les prendre en cette Espagne , où l'on ne sait sur quel pied danser , où la moitié du monde se plaint de l'autre ?

LE COLONEL.

Vous vivrez dans ma maison. Elle est charmante ; c'est un hôtel ; on me l'a arrêté depuis six mois ; je vous établirai chez moi toutes deux. Ma belle , je ferai chercher Henri ; nous l'aurons. J'emploierai votre fils , ma chère Laurence ; mais c'est vous , une brave et honnête femme , qui m'êtes vraiment très-nécessaire. Je vous fais ma concierge , mon économe ; la dépense est énorme chez les étrangers ; on s'y ruine , et l'on y crève d'ennui ; mais il faut bien être quelque part. On ne peut plus vivre à Paris ; pas un visage de connoissance ; des figures... comme on n'en vit jamais... Enfin un homme comme moi , (je suis Monsieur le Colonel de Rouillé) , tout ce qu'il y a de gens comme il faut ne sauroient rester en France.

LAURENCE *haussant les épaules*.

Allons donc , allons donc ; quel conte ! Beau men-

tir qui vient de loin. (*Prenant un air de colère*). Tenez, si Félix vous entendoit... Dame, c'est un chaud patriote ! (*Elle fait le signe de coups de bâton*).

LE COLONEL *furieux*.

Si je m'en croyois... Ecoutez...

LAURENCE.

Ecoutez !... J'entends de reste, et si, je ne comprends rien à tout ce tripotage du monde comme il faut, qui vat et vient, m'est-avis qu'ils feroient cent fois mieux de servir leur pays que de l'abandonner. Malheur à eux ! Dieu et les hommes les en puniront. Quant à cet honneur toujours dans leur bouche, et rien que là, les voyages lui sont pas bons. Ma défunte mère disoit : « Tiens, Laurence, l'honneur est pus à l'abri » sur la hutte que sus les grands chemins » : et c'est vrai, dà !

NANETTE.

Mais il n'y a pas de risques dans un carosse, avec ce qu'il appelle un homme comme il faut.

LAURENCE.

Bah !... un homme comme il faut ne manque jamais de faire ce qu'il ne faut pas. Tiens, il y a toujours à risquer après ces gens-là ; savoir encore s'il l'est ?

LE COLONEL.

Vous verrez qu'il faudra faire ici mes preuves, comme ci-devant à Malthe. Voyez cette tournure seulement. Examinez ; je vous réponds que je suis un courtois chevalier, colonel à dix-neuf ans, commandant en chef à vingt-six ; je tiens à la haute noblesse.

LAURENCE *riant*.

Tiens, noblesse, à présent ! Finissez donc ; elle est morte, ^à haute et basse, n'en faut plus parler.

LE COLONEL *se modérant*.

Je sais bien qu'on dit cela, et... qu'il y a... peut-être quelques raisons... Ah ! riez à votre aise, Mes-

demoiselles : enchanté de vous amuser ; je ne me croyois pas si plaisant. Finissons cependant. (*A part*). L'insolente !... Dissimulons... On n'est pas plus jolie que cette petite fille ! (*A Laurence*). A ça, vous me suivez ? Mais... plus de ces idées exagérées de... d'égalité. J'ai des égards pour vous ; le réciproque, Madame Laurence, le réciproque. Vous verrez qu'en Espagne, on ne me contestera... rien. Mes privilèges sont mon existence à moi : la nation, l'éternelle nation n'a pas le droit de me les ôter. Enfin, je suis né noble, comme vous êtes, vous, née Auvergnate ; vous m'entendez ? C'est donc dit pour toujours. Quant à vos gages, fixez-les très-cher, Laurence ; ce que vous voudrez ; mais je ne veux pas être contrarié.

LAURENCE.

Jamais, quand vous aurez raison.

LE COLONEL *indigné*.

J'espère, avec vous, l'avoir souvent. (*S'adoucissant*). Vous me formerez.

LAURENCE.

Hé-hé ! ne nous faites pas rejaser ! j'ai encore mon franc parler. Mais une fois gagées, c'est dit, chacun sa besogne et son devoir.

LE COLONEL.

Bravo ! bravo !

LAURENCE.

Dès que l'un paye, l'autre doit rendre les services convenus.

LE COLONEL.

(*A Nanette*). Il doit l'aimer. (*Se retournant vers Laurence*). Je veux que vous m'aimiez, je le veux.

LAURENCE.

Ça ne se commande pas.

NANETTE.

Oh ! non ; mais ça vient.

L A U R E N C E.

Dis donc : « ça ira ».

L E C O L O N E L *avec fureur.*

Jamais. Je défends chez moi ces inconcevables propos ; je veux absolument...

N A N E T T E *suppliant.*

Voulez-vous aussi, mère Laurence... Songez que vous verrez vous-même Léonard, et moi Henri.

L A U R E N C E *éloignant Nanette, et d'un air important.*Attends, attends. (*Au Colonel*). Un assignat de quatre cents livres à l'image de la liberté ? Dites donc, est-ce trop, quatre cents livres ? (*Il applaudit*). Eh bien, va. (*Elle lui frappe dans la main*). (*A Nanette*). Ça ira toujours ben. Il ne faut pas manquer l'occasion de voir ses enfans... Queue surprise ils auront !

L E C O L O N E L.

(*A part*). Je suis au supplice ! (*Haut*). Charles ! Charles ! Le maraud ! (*A Laurence*). Je vous le recommande ; c'est un paresseux, un ivrogne, un fat. Je n'ai trouvé que lui qui ait voulu me suivre ; les bons sujets vont à la guerre.

L A U R E N C E.

Qu'ils font ben la guerre, n'est-ce pas, Monsieur le Coronel ? Comme les soldats de la République vous mènent ces gens-là ! Et ferme donc, et fort, et toujours ! Ah ! c'est un plaisir !

N A N E T T E.

Un plaisir qui fait pleurer de joie. Je voudrais ben voir ça une fois. Ces bons soldats !... je les aime tant !

L E C O L O N E L *se contenant à peine.*Charles ne vient pas !... (*Bas*). Je souffre l'impossible ! (*Il appelle Charles avec colère*). Charles ! Charles !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHARLES *troublé, s'inclinant profondément.*

LE COLONEL.

FINIS, finis, et m'écoute. J'aurai des chevaux?... et l'heure?

CHARLES *tirant sa montre.*

Monsieur le Colonel, il est huit heures douze... quatorze... quinze minutes bientôt.

LE COLONEL.

Imbécille! L'heure du départ demain? Fixez-la, Mesdemoiselles: quand voulez-vous les chevaux?

LAURENCE.

Avant le jour, si cela ne les gêne pas.

LE COLONEL *riant.*

Et ne nous incommode point, cependant. Écoute; fais servir mon souper. Du champagne bien vif, des liqueurs... (*Il s'arrête, et va à Laurence timidement*). A ça, Madame Laurence... je suis ici sans conséquence; vous devriez souper avec moi.

LAURENCE *appuyant sur les titres.*

Ça ne nous va pas, Coronel, Commandant en chef.

LE COLONEL.

Pardonnez-moi. Je sais fort bien qui doit et ne doit pas manger avec moi. Je ne calcule pas en voyage, et je m'oublie quelquefois. Laissez-moi faire. (*A Charles*). Va donc, et fais servir... tout ce qu'il y aura.

SCÈNE IX.

LAURENCE , LE COLONEL , NANETTE.

LE COLONEL.

PAS de mauvais procédés : songez à ce que vous me devez.

LAURENCE *tenant les hardes qu'elle a ramassées pendant l'autre Scène.*

Nous devons toutes deux vous servir fidèlement : Monsieur le Colonel veut des égards !

LE COLONEL.

Vous en manquez.

LAURENCE.

Ben au contraire ; je m'empêche , moi , de m'émanciper plus que je ne dois. Familiarité engendre mépris , dit l'autre. Viens-t-en. C'est fâcheux ; mais nous les embrasserons l'autre année. (*Elle entraîne Nanette*).

LE COLONEL *à part.*

Ah ! qu'elle parte ! c'est trop d'impertinences. C'est inimaginable , ce qu'on se permet avec moi... Mais elle part tout de bon. La petite me regarde... Sa gaucherie même est une grâce de plus. Je serois bien fou de m'en passer ! Eh ! venez donc , ma chère Laurence !... Mais quelle folie ! Vous me quittez inhumainement ! vous voulez perdre votre fortune ?

LAURENCE.

Ouidà , plutôt que l'honneur. Je sais la conséquence de toutes ces petites libertés avec nous autres ; je sais...

LE COLONEL.

Eh bien, voyons; que savez-vous? En veux-je à votre honneur? Qui diable vous parle de cela? Comment! vous qui argumentez, raisonnez et déraisonnez presque aussi bien qu'un philosophe, vous manquez à vos engagements?

LAURENCE.

Ils sont rompus, si vous manquez aux vôtres.

LE COLONEL.

(*A part*). Où prend-elle cela? (*A Laurence*). Ça, raisonnons, raisonnons; c'est votre manie. Je suis seul; un peu de compagnie m'amuseroit: vous vous y opposez; est-ce convenable? Mettez-vous à ma place.

LAURENCE.

Mieux encore, Monsieur le Commandant, je vous y laisse, et je garde la nôtre, et ça, pour toujours, ou bien... séparons-nous. (*A Nanette*). N'y a ni frère, ni enfant qui tiennent, je dis qu'il faut s'en retourner.

LE COLONEL affectant l'indifférence.

Non, non; je ne veux pas pour une... bagatelle... au fond assez indifférente... (*Bas*). Vieille maudite! (*Haut avec nonchalance*). Allons, à demain le départ; à demain. Je souperai seul.

LAURENCE.

Oui, seul. C'est si enfant, qu'elle ennuyeroit un citoyen de votre acabit, et moi, je n'en sais pas assez long pour mon âge. Comptez pas sus nous, citoyen Coronel.

LE COLONEL.

Eh bien, cela m'est égal, absolument égal. Je resterai... seul, soit.

LAURENCE malignement.

Seul, comme vous dites, tout fin seul. J'avons dans nos montagnes un drôle de proverbe: Qui compte sans

son hôte compte deux fois. Le tems où le riche trichoit le pauvre est passé, Dieu merci. Votre servante, Citoyen. (*Elle sort en lui faisant une révérence, et Nanette aussi en exprimant sa joie*).

SCÈNE X.

LE COLONEL seul.

EXÉCRABLE journée ! Contrarié, sermoné, persifflé... Par qui encore!... Une femme ! vieille ! Auvergnate !... Oh ! par Dieu, je m'en vengerai. Allons donc souper seul, et demain... je ne serai plus en France, et je ferai ce qu'il me plaira. Quelle fatalité ! rien ne réussit à nous autres depuis quelque-tems, rien, rien.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

La Scène est dans la maison de Dauticour à Urgel. Elle représente un sallon orné, une table avec des livres, une autre sur laquelle il y a deux tasses, une renversée, une cafetière, des pains et des oranges.

S C È N E P R E M I È R E.

D A U T I C O U R.

Ho-ho ! ma nièce a déjà quitté le sallon ! je croyois bien l'y trouver. Eh , oui, c'est pour cela que j'y suis venu. Juste ciel ! que se passe-t-il dans mon cœur ? Je cherche des moyens de fuir Rosine , et je ne puis supporter son absence ! Charmante et dangereuse créature ! Elle me suit à toute heure ; malgré ma raison qui murmure , Rosine est toujours-là... Homme foible ! fuis Urgel , cette maison qu'elle habite , pars demain... aujourd'hui.

SCÈNE II.

LÉONARD, DAUTICOUR.

LÉONARD *examinant la table sans voir M. Dauticour.*

BAH ! elle a déjeuné seule ! Quand reviendra-t-elle à présent ? (*Appercevant Dauticour.*) Ah mon Dieu ! comment ! vous étiez-là , Monsieur ?

DAUTICOUR *le caressant.*

Approche , Léonard ; tu me cherchois ?

LÉONARD.

Au contraire ; c'est ma petite maman , pour lui lire cela. (*Montrant un papier.*) Voulez-vous l'entendre ? (*Dauticour fait signe que oui. Léonard reprenant mystérieusement après avoir regardé par-tout.*) Vous ferez semblant d'être bien surpris quand Rosine vous le montrera.

DAUTICOUR.

Soit.

LÉONARD *déployant son papier, et devenant embarrassé.*

« Un canonnier montagnard »... Elle ne m'a donné cela en espagnol qu'hier soir , pour le mettre en français ; j'ai été furieusement pressé.

DAUTICOUR.

Voyons , voyons.

LÉONARD *reprenant son papier, et hésitant.*

Hem ? hem ? « Un canonnier »... Je ne me soucie pas d'aller plus loin ; je crains d'ennuyer.

DAUTICOUR.

Ce n'est pas cela ; tu crains que je n'applaudisse pas assez ; mais tu meurs d'envie de lire. Te voilà déjà auteur. Allons , lis , lis.

LÉONARD *élevant la voix.*

« Un canonnier montagnard grièvement blessé, s'arrache des mains du chirurgien , en s'écriant : J'ai d'autres affaires , vraiment ! court servir son canon , et ne revient qu'après se faire panser ».

DAUTICOUR.

Bien ! bravo ! bravo !

LÉONARD *plus gai, et plein de confiance.*

Ecoutez , écoutez encore. « Un autre voyant son canon brûlant prêt à tomber dans des mains ennemies , l'embrasse. Ah ! si tu ne peux , dit-il , servir la patrie , ne sers pas contre elle ! Il l'encloue , et meurt dessus , frappé par nos féroces ennemis. (*L'air satisfait*). Eh bien , Monsieur ?

DAUTICOUR.

Je reconnois bien là les Républicains... Léonard , cela est beau , de quelque manière qu'on le raconte ; mais va dire à ma nièce que je l'attends. Toi , reste dans ta chambre ; je veux être seul... Point d'humeur ; Léonard. Lisez , écrivez , occupez-vous. (*Léonard s'en allant tristement*). Léonard , je t'appellerai quand elle pourra t'entendre. (*Léonard sort en sautant*).

SCÈNE III.

DAUTICOUR.

IL la chérit comme sa sœur , et la respecte comme sa mère. L'ascendant de cette âme céleste est irrésistible. Nos mœurs , je ne sais pourquoi , réprouvent

mon amour... Vingt ans plus qu'elle le réprouvent bien davantage. Je reconnois ses pas... C'est elle.

SCÈNE IV.

ROSINE, DAUTICOUR.

ROSINE.

BONJOUR, mon cher oncle... Laissez-moi vous embrasser... Qu'avez-vous donc, mon bon ami? je vous trouve bien rêveur.

DAUTICOUR.

Moi? non, ma nièce... Mais... à propos, Léonard te cherche. Vous n'avez pas déjeuné ensemble : tu l'as oublié?

ROSINE.

Non, certes; cela m'est impossible; mais j'ai fui mon élève, pour lire dans le recueillement ce que votre commissionnaire de France vous envoie sur la nouvelle constitution de votre patrie; il ne m'appartient pas de juger de tels ouvrages; mais je peux dire, à vous sur-tout, ce que je sens. Je l'ai lue avec transport : qu'elle est sublime et consolante ! elle doit faire de vingt millions d'hommes un peuple de frères et d'amis.

DAUTICOUR.

J'aime bien ce que tu dis là... Tout ce que tu dis...

ROSINE.

Vous avez tant d'indulgence!

DAUTICOUR.

Ou beaucoup de vanité : je pense comme toi ; ainsi, c'est me louer que de t'applaudir.

ROSINE.

Mon cher oncle , à la fin , vous me donnerez de l'orgueil , et vous en serez fâché. Prenez-y garde , il gâte les meilleures choses.

DAUTICOUR.

Oui , les plus beaux talens , les plus grandes vertus , il les rend presque haïssables. Conserve-la toujours , cette modestie précieuse qui embellit tout , et qui sied si bien aux personnes de ton sexe... Mais que je te dise mon projet. Tu te souviens que j'ai laissé à des fermiers de fort belles terres en Auvergne ; et sur les bords du Rhône une maison charmante ? j'ai passé là des jours bien doux.

ROSINE.

Je sais que vous y faisiez mille biens , que vous y étiez adoré de tout le monde , et que les pauvres sur-tout...

DAUTICOUR.

C'était mes meilleurs amis ; j'ai envie de les revoir , de goûter encore quelque-tems cette vie champêtre dont je me trouvois si bien.

ROSINE.

Elle convient à la simplicité de vos goûts , à votre ame pour qui la bienfaisance est un besoin. Mais le pourrez-vous ? Votre place ne vous fixe-t-elle pas à Urgel ?

DAUTICOUR.

J'en serois bien fâché. Je peux la rendre comme je l'ai reçue , et c'est un de mes projets. Celui-ci du moins ne te déplaira pas trop ?

ROSINE.

Point du tout. Je suis flattée et de l'estime , et de l'amour qu'a obtenu mon cher oncle dans une place qui , d'ordinaire , fait tant d'ennemis ; mais , fran-

chement, il ne m'importé guères d'être ou de ne pas être la nièce du corrégidor.

DAUTICOUR.

Je m'en doutois bien. Je puis donc t'avouer que cet emploi me devient impossible à remplir. Non, je ne ferai point prêter aux Français qui entrent en Espagne le serment de renoncer aux loix, et partant, aux vœux et aux espérances de leur patrie. Je me refuse à recevoir ce serment, et je ne le prêteroï pas, s'il prenoit fantaisie au gouvernement de m'y assujettir aujourd'hui.

ROSINE.

Je le crois. Quels hommes que ceux qui fuient la terre de la liberté, qui jurent désobéissance à ses loix ! Mais la cédille royale n'exige le serment que de ceux qui arrivent : vous êtes naturalisé, vous, après une si longue résidence ici, et vous n'y êtes pas obligé.

DAUTICOUR.

Oui, oui, sans doute, et un congé déjà obtenu, sous prétexte de baux à renouveler, me permet d'en sortir. Il faut que je parte ; je hais les lieux où je redoute, autant que je le souhaitois autrefois, de voir arriver un Français. Voilà, ma chère amie, ce que je craignois de t'annoncer.

ROSINE.

Eh ! pourquoi, mon cher oncle ? J'ai le bonheur d'être née française, j'en suis fière. L'Espagne, quoique j'y sois depuis 15 ans, ne me plaît guères, et les intérêts de ma fortune, assez grande pour mes desirs, ne me donnent point l'envie d'y rester. J'aime beaucoup la France, et sur-tout depuis qu'elle est devenue libre. Je chéris particulièrement l'Auvergne... c'est la patrie de Léonard ; je vous y suivrai, je vous accompagnerai par-tout. (*Elle l'embrasse*). Moi seule ici !

DAUTICOUR.

Non pas seule, ma chère amie ; si tu veux satisfaire un oncle qui t'aime, tu ne refuseras pas un mari de sa

main. Pédro me paroît digne de toi ; tu l'estimes , et je voudrois qu'il pût te plaire.

ROSINE.

Je le voudrois aussi ; mais... vous connoissez mon aversion pour le mariage : il me paroît odieux avec un être qu'on n'aime pas. L'intimité met à nud les défauts , et ils font le tourment de la vie , si l'amour ne les embellit , et n'aide du moins à les supporter. Bientôt l'humeur se manifeste ; des goûts opposés nous contraignent ; des discours , des procédés peu délicats nous blessent , nous désolent , et l'on devient insupportable l'un à l'autre... Mon bon ami , ne m'exposez pas à ce malheur affreux.

DAUTICOUR.

Tu n'as point à le craindre avec Pédro : il a mille belles qualités ; il t'aime ; ce refus n'est pas naturel.

ROSINE.

Bien naturel. Pardonnez-moi , ne me parlez plus de mariage. Ne cherchez point à lire dans mon cœur : je crains moi-même de l'interroger... je n'y veux pas descendre. Mon cher oncle , c'est par amour pour vous que j'ai juré de me taire... Ah ! plaignez votre pauvre Rosine !

DAUTICOUR.

Dieu !... que veux-tu dire ? Quels sentimens s'élèvent en mon sein !... Quoi !...

ROSINE.

Rassurez-vous. Résolue à ne pas changer , (le pourrais-je , grand Dieu) ! je le suis à me taire , et à ne pas troubler votre repos... Je sais ce que je dois à des soins si tendres. Je m'immole à des préjugés tyranniques , que je méprise cependant , que vous m'avez appris à mépriser... Mais soyez tranquille : mes vœux , quels qu'ils soient , ne sont point écoutés ; les vôtres seront ma suprême loi. (*Elle sort*).

SCÈNE V.

DAUTICOUR *seul.*

QUELLE espérance vient me flatter ! Je ne suis plus le maître de mon ame. Rosine tremblante dans mes bras , me défend de lire dans son cœur ! Elle parle de préjugés qu'elle méprise !... Mes vœux sa suprême loi !... Non , non , elle ne partage point une flamme insensée , proscrite , qu'elle ne soupçonne pas. Qui aime-t-elle donc ? Quel est le mortel fortuné !... Qu'importe ? je les unis , et je serai heureux du bonheur de Rosine.

SCÈNE VI.

LÉONARD, DAUTICOUR.

LÉONARD.

MAIS qu'a-t-elle donc ? elle s'est renfermée dans sa chambre. Je l'ai vu pleurer , et elle m'a dit avec des yeux... ah ! des yeux... je ne sais comment « Voilà » ses traits... c'est lui... c'est pour la vie » ! Jamais je ne l'ai vue comme cela.

DAUTICOUR.

Elle étoit troublée... en vous regardant ?

LÉONARD.

Beaucoup , je vous assure ; mais je n'en devine pas la raison.

DAUTICOUR.

DAUTICOUR.

Je ne devine pas non plus... Sortez, laissez-moi;
(*Léonard sort*).

SCÈNE VII.

DAUTICOUR *seul*.

EST-IL possible qu'un enfant règne sur l'ame de Rosine? Il est charmant... Toujours avec elle, et Rosine est bien jeune... Non, cela ne se peut pas. D'où vient donc que je le crains?... Quoi! ma nièce seroit réservée avec moi! Il faut sortir de ce doute insupportable... j'en suis accablé.

SCÈNE VIII.

ANTONIO, DAUTICOUR.

ANTONIO.

UNE troupe de montagnards qui viennent travailler à Urgel, demande le corrégidor; les ferai-je entrer ici?

DAUTICOUR *préoccupé*.

Ici?... mais... ma nièce... l'as-tu vue? t'a-t-elle parlé?

ANTONIO.

Quelques mots; le reste est pour le cher Léonard :
je n'ai point sa confiance.

DAUTICOUR.

Apporte le registre, et fais entrer ces pauvres gens. (*Après qu'il est sorti*). Mon départ devient plus difficile que jamais; je ne la laisserai point avec cet enfant... qu'elle aime trop, et qu'une basse jalousie observe avec malignité. Mais songeons à d'autres devoirs non moins pénibles. Que dire à ces montagnards?... Je ne puis leur cacher qu'on exige un serment horrible... Eh bien, je le lirai, je me ferai cette violence... Quelle impression fera-t-il sur ces pauvres gens? Tous ont le cœur français; je devine leur réponse.

SCÈNE IX.

FÉLIX, HENRI, NICOLAS, ANTONIO,
DAUTICOUR.

(*Antonio apporte le registre, avance une table, observe, et sort*).

DAUTICOUR.

BONJOUR, mes enfans... approchez, approchez... Vous n'êtes que trois?

FÉLIX.

Pas davantage; mais une bande de mes compatriotes va vous arriver; nous avons marché ensemble une grande partie de la nuit.

DAUTICOUR.

Comment! tu parles un très-bon français? ce n'est pas celui de vos montagnes?

FÉLIX.

J'en suis sorti bien des fois. D'ailleurs, notre vé-

néralable juge, l'ami des pauvres et honnêtes villageois, n'a jamais dédaigné de causer avec nous tous, et de nous instruire ; c'est nous avoir fait un grand bien.

DAUTICOUR.

Oui, mon ami, un grand bien. Tu me donnes bonne opinion de tout le village. Si je peux vous être utile ici, j'en serai charmé. (*Examinant Félix avec intérêt*). J'ai peine à croire qu'un juge de village t'ait donné cette facilité à t'énoncer, et ce bon choix de mots.

FÉLIX *excessivement ému*.

Non, oh non ! C'est certainement quelque autre qui, par bonté, s'entretenant souvent avec moi... Elle parle mieux qu'un ange... Comme je l'écoutois !... Je répète aujourd'hui.

DAUTICOUR.

Tu fais mieux que répéter : ce que tu dis est senti, est pensé. Tu m'étonnes ! As-tu vingt-cinq ans ? tu ne les as pas ?

FÉLIX.

Qu'est-ce que cela fait, monsieur, si le malheur m'en a donné quarante ? Puis-je parler ?

DAUTICOUR.

Certainement ; c'est un plaisir de t'entendre.

FÉLIX.

En quittant notre hutte, j'avois besoin de tout le monde, il fallut bien, sur peine de la vie, me dépêcher de l'entendre pour en être entendu ; j'aurois manqué de pain. Ces enfans, sijeunes, déjà à leur quatrième course, sont plus avancés que ceux des bourgeois. Personne ne songe à eux : notre misère nous approche de tous les hommes ; les servir, c'est les voir de près, et tels qu'ils sont.

DAUTICOUR.

Oui, oui... Et ce sont tes frères, ces deux jolis enfans ?

FÉLIX.

Je le voudrois. Ce sont du moins mes bons amis.

HENRI.

Bien vrai encore.

NICOLAS.

Et sûr donc.

DAUTICOUR.

Braves enfans ! j'avois besoin de cette scène ; elle soulage mon cœur , me fait du bien. Que l'innocence , la bonté , l'amitié ont de charmes ! Vous me direz vos noms , mes amis : je vais d'abord vous lire le serment qu'on exige de vous pour être reçus à travailler en Espagne. Vous y êtes venus autrefois ? (*Félix s'efforce de parler , et ne peut faire qu'un signe*). Je m'en doutois bien. L'Espagne appauvrie par l'or du Nouveau-Monde , surchargée de mendiants , est tributaire de tout étranger laborieux ; la paresse ici engourdit les bras , ou l'orgueil les rend inutiles. Sans vous et vos compatriotes , cette terre féconde seroit frappée de stérilité. (*Il ouvre le livre , et lit bas de l'air le plus agité*). (*Haut*). Ecoutez bien , mes bons amis ; je vais vous lire à quelles conditions un tyran vous permet de nous être utiles. (*A part*). Quelle contrainte pour moi ! N'importe ; achevons cette épreuve pénible. (*Haut. Lisant d'une voix altérée*). « Je jure obéissance et fidélité à la religion , au gouvernement , aux loix de ce royaume. » Je ne reconnois point d'autres loix , et je renonce au titre de citoyen français ».

FÉLIX avec la plus grande force.

Abominable serment ! Que je meure sur la place , si je le prononce jamais !... Et vous , mes amis ?

HENRI s'en allant.

Jamais !... Partons.

NICOLAS suivant Henri.

Et vite ment.

Vous les entendez ! Nous sommes Français aussi sous nos huttes de terre , et le pauvre est devenu citoyen.

DAUTICOUR.

Quel exemple ils viennent de donner ! quelle leçon pour moi , qui hésite à quitter cette terre foulée par un tyran ! Mes enfans , votre indignation m'enchanté : je suis Français comme vous , je brûle du désir de rentrer dans ma patrie ; mais chargé d'un emploi dans ce pays , je m'y trouve garotté , et forcé de faire exécuter ses loix , afin de préparer ma retraite , prévenir toutes disgrâces , et de n'être pas privé du bonheur de revoir ma patrie. Braves amis ! je ne vous demande point , (m'en préserve le ciel !) ce serment affreux que je n'ai lu qu'en frémissant ; mais je me vois obligé de presser votre départ. Qu'allez-vous faire ?

F É L I X.

Marcher encore , pâtir quelque-tems. Les fatigues finissent , la faim s'appaise avec du pain noir ; mais le déshonneur et la honte font mourir.

(*Nicolas et Henri battant des mains.*)

N I C O L A S.

Bien dit , bien dit.

H E N R I.

J'aime ça tout plein.

DAUTICOUR.

O liberté ! toute-puissante liberté ! tu enlèves des hommes ! Voilà comme parloit le peuple romain ; mais ses regards s'élevoient sur le Capitole , et les Pyrénées arrêtaient les vôtres ; vous foulez une terre esclave. Généreux enfans ! conservez ce mâle courage que j'ai compté trouver en vous , et qui ne m'étonne point : le pauvre est capable des plus grandes vertus. Partez , mes enfans. Prenez , prenez. (*Leur donnant les pains et les oranges du déjeuner : puis revenant vers Félix qui rêve.*) Bon jeune homme , plutôt à Dieu que je

pusse , comme toi , rentrer demain dans ma patrie ! Je peux du moins pourvoir aux frais de la route. (*Tirant une bourse qu'il n'ose donner à Félix*). Tenez , vous autres.

F É L I X.

La bourse entière , Citoyen ?

D A U T I C O U R.

Sans doute. (*Les enfans qui avançaient leurs mains les retirent , et consultent Félix*).

F É L I X.

J'aimerois mieux qu'ils l'eussent gagné : le travail est honorable ; mais... l'aumône a... quelque chose qui... chagrine. (*Aux enfans*). Acceptez , vous êtes dans l'indigence.

D A U T I C O U R embrassant Félix.

Ah ! l'indigence te rend plus recommandable ; et cette obscurité , que je t'envie , te laisse le maître de suivre ton penchant et ton devoir.

F É L I X très-attendri.

Oh ! que dites-vous , mon devoir , mon penchant ?...

D A U T I C O U R frappé et observant Félix.

Eh bien ?

F É L I X continuant.

Toujours opposés , m'ont amené ici , et m'en chassent. J'y voudrais vivre... ou plutôt mourir... et je vais m'en arracher à jamais ! en arracher mon frère qu'elle aime !... elle l'a élevé elle-même... Elle est si bonne !... elle...

D A U T I C O U R.

Elle... (*Troublé*). Tu as oublié son nom ?

F É L I X.

J'oublierois plutôt le mien.

D A U T I C O U R un peu sévère.

Le mien , le sais-tu ?

FÉLIX *comme sortant d'un songe.*

Je ne l'ai pas demandé : l'hôte nous a tous envoyés chez le corrégidor..

DAUTICOUR *extrêmement troublé.*

J'entends. Sans te dire mon nom ; quel est le tien ?

FÉLIX.

Félix.

DAUTICOUR.

J'en étois sûr... Ah Dieu ! (*Félix s'effraye*). Je veux dire que tu me semble né pour être heureux.

FÉLIX.

Je le croyois , je ne le crois plus.

DAUTICOUR.

Depuis... trois ans ?

FÉLIX.

Depuis trois ans... Ciel ! je vois sur votre visage...

DAUTICOUR.

Rien... Tu regrettois... une personne... absente ?...

FÉLIX.

Ah ! Monsieur , ne pensez pas !...

DAUTICOUR.

Quoi ? Que puis-je donc penser ?... Pourquoi des pleurs en ce moment ?... Réponds , je te croirai. . .

FÉLIX.

Eh bien !... à ces questions qui m'épouvantent , je ne répondrai pas... Je veux... me taire... Venez , Henri ; sortons. (*Au corrégidor*). J'ai abusé de vos momens.

DAUTICOUR.

C'est moi , (j'ai tort) , qui abusois de notre position

à tous deux , et de l'ingénuité de votre âge , et de l'expérience que m'a donné le mien. J'ai lu dans votre ame ce que vous ne vouliez pas me montrer , ce que je suis très-affligé d'y avoir vu. Félix , je vous connois , et je vous juge capable de m'entendre. Je suis Dauticour.

FÉLIX tombe à ses genoux en pleurant.

Cachez à votre nièce ce penchant involontaire. Oubliez-moi. Je suis... un insensé. Dieu ! qu'ai-je fait ? Je me cachois à moi-même , et je laisse voir ici , je ne sais comment... parce que... c'est vous... Vos bontés m'ont perdu.

DAUTICOUR.

J'oublie tout ; mais jurez de vous taire à jamais : voilà le serment que je demande.

FÉLIX.

Je le jure. Que d'indulgence !

DAUTICOUR.

Je la dois à ma foiblesse , j'en ai besoin pour moi (*Léonard entre malgré Antonio qui le repousse*).

SCÈNE X.

LES MÊMES , LÉONARD , ANTONIO.

LÉONARD.

JE verrai les Auvergnats. Bon ! je ne te connois pas , toi. C'est bien Henri , celui-là. Viens , mon petit... Félix en est-il ?

(41)

F É L I X *prenant Léonard dans ses bras.*
Oui, mon frère.

D A U T I C O U R *à part.*

Quel soupçon!... Est-ce Félix que Rosine?... Ah Dieu!

H E N R I *admirant Léonard.*

Comme il est donc gras et grand!... et brave!

N I C O L A S.

Dame! il n'est plus Auvergnat à présent!

L É O N A R D *courant à Dauticour.*

Mon frère veut m'emmener.

A N T O N I O *à demi-bas.*

Bon voyage. (*Haut*). Un cavalier français, très-élégant, très-insolent, (c'est sûrement un ci-devant noble), demande à prêter le serment.

D A U T I C O U R.

Le serment?... Tu te trompes, Antonio, ce n'est point un Français. Eh! suis-je à moi?... C'est mon métier, il faut l'entendre. Sachons ce que c'est : prie-le d'entrer dans la salle... je vais descendre... Emmène ces enfans : allez. Léonard, accompagne-les. (*Ils sortent*).

S C E N E X I.

D A U T I C O U R , F É L I X.

D A U T I C O U R *à Félix.*

C E T T E séparation désolera ma nièce. Eh! pourquoi nous ôter cet enfant?

F É L I X.

Ma mère le regrette tous les jours : elle l'aime, elle craint qu'il ne l'oublie; enfin elle veut le voir, elle le veut : une mère a tous droits sur son enfant... Qu'il soit heureux cette journée encore!... Qu'il la passe avec vous. Pour moi... souffrez que je me retire... elle est ici... ici!... eh! si elle paroisoit... mon trouble... Ciel! je la verrois... pour la quitter!... Partons, fuyons... Où me cacher?

D A U T I C O U R.

Vous avez raison; retirez-vous dans votre hôtellerie; et, puisqu'il le faut, j'y menerai moi-même votre frère.
(*Félix sort après avoir hésité un moment*).

Fin du second Acte.

A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAUTICOUR, ANTONIO.

DAUTICOUR *de l'air le plus chagrin.*

QUE dis-tu-là? Quoi! ce jeune Auvergnat que j'ai laissé ici, a rencontré ma nièce? Il étoit présent quand elle s'est évanouie?

ANTONIO.

Eh! oui, oui, il lui a porté malheur, j'en jurerois; c'est en l'apercevant qu'elle s'est trouvée mal.

DAUTICOUR *à part.*

Tout m'est révélé. Ainsi donc ma nièce!...

ANTONIO.

Oh! elle est bien à présent: nous l'avons portée dans sa chambre.

DAUTICOUR *inquiet.*

Il n'y est pas entré?

ANTONIO.

Oh que non! il s'est tenu à sa porte; il pleuroit: c'étoit plaisant. Au premier mot qu'elle a fait entendre, il a fui.

DAUTICOUR.

Dites à ma nièce de venir, puisqu'elle est mieux.

SCÈNE II.

DAUTICOUR *seul.*

AH! respirons. Je n'étois ni à ce que je faisois, ni à ce que me disoit cet indigne Français. Qu'ils sont vils et lâches, les ennemis de ma patrie! Une fois rentré dans son sein, ce ne sera plus avec de vaines paroles que j'attaquerai ces criminels transfuges : ce bras ira les combattre... Puisse Rouillé tomber le premier sous mes coups!... Rosine, destinée à de grands partis, aime donc Félix pauvre, d'un état... Il est utile, il est plus estimable que le mien. Son état! Misérables distinctions de l'orgueil, l'amour ne vous connoît pas! Oh! l'amour! lien sacré des mortels!... On le nomme une passion folle : c'est la plus sage; elle rappelle à la nature, à l'égalité première, et brave les sottises de la vanité. Quoi! j'observe avec soin les mouvemens des visages les plus indifférens, et je n'ai rien remarqué sur le visage de ma nièce, quand elle me vantoit l'esprit et les sentimens de Félix!... Eh non! rien vu, rien cru peut-être. Livré encore à de vaines préventions, je jugeois, comme tant d'autres, l'homme sur l'habit.

SCÈNE III.

DAUTICOUR, ROSINE.

ROSINE *dans l'éloignement.*

QUELLE est sa pensée?... Osons tout avouer (*A Dauticour*). Mon embarras m'accuse, je crains... de vous entendre... Hélas! c'est la première fois...

DAUTICOUR.

Et la dernière , sans doute. Ayons des pensées que nous puissions toujours nous confier. Ce commun embarras fait la honte de tous deux.

ROSINE.

Il est vrai : si vous m'interrogiez... (*Souriant*). Oui, vous, mon indulgent ami... Ah! votre air sévère me persuade à la fin que je suis coupable.

DAUTICOUR.

Non, à plaindre. Le départ de Léonard m'afflige aussi. Il promettoit; ses idées sont au-dessus de son âge.

ROSINE *avec sentiment*.

Son frère est plus étonnant. Vous l'avez vu, mon cher oncle? pour peu qu'il ait parlé, vous aurez aperçu?... (*Avec quelque dépit*). Allons, vous ne me direz point comment vous le trouvez?

DAUTICOUR.

Qu'importe en ce moment? il va partir : sa mère veut Léonard.

ROSINE.

Eh! elle a son frère!... Ainsi tout s'arrange pour contrarier les plus purs sentimens, désunir des ames qui se conviennent, faire des malheureux! Je ne conçois pas Laurence : elle s'oppose au bonheur de son fils.

DAUTICOUR.

Grande question, ma nièce, que nous n'avons pas le tems d'examiner! C'est peut-être le rendre au bonheur que de le forcer de rentrer dans l'état obscur et tranquille dont nous l'avons tiré. C'est-là que sont les vertus, l'innocence, la paix de l'ame, le plus grand des biens. C'est au milieu des familles pauvres, et dans le sein de la médiocrité, que se trouvent les bons citoyens. Enfin, c'est une mère

qui demande son fils : elle en a le droit ; laissons-le partir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD *en pleurs.*

Non pas, je ne puis vous quitter, je vous aime tant !...

DAUTICOUR.

Aime aussi ta mère ; tu lui dois jusqu'au sacrifice de ta vie.

LÉONARD.

Tant qu'on voudra , pourvu que je reste.

DAUTICOUR.

Je le prendrai dans ma voiture : il ne feroit pas aujourd'hui le chemin à pied : sa foiblesse est notre ouvrage. Je le mène , et j'irai voir mes terres. Laurence , convaincue qu'il est devenu une charge pour elle , consentira bien à nous le rendre.

LÉONARD.

Que je ne vous quitte pas !

DAUTICOUR *indigné.*

Quelle tendresse pour sa mère !... Elle a donc raison de craindre pour votre cœur : vous êtes déjà un ingrat ? Les enfans le sont tous : on le dit , et je le crois.

ROSINE *avec la plus vive sensibilité.*

Vous ne le croirez plus , car je suis votre enfant.

Vous commanderez en père , et je vous obéirai. Vous croyez maintenant à l'amour filial ?

DAUTICOUR *transporté.*

Je sens que tu es... unique ; voilà tout.

ROSINE.

(*Souriant*). Vous calomniez la Nature. (*Avec une profonde sensibilité*). Il est des enfans soumis et tendres... son frère , par exemple... oh ! je réponds bien de celui-là.

LÉONARD *pleurant.*

Eh ! pas de moi ?

DAUTICOUR.

Pleurez votre faute , et préparez-vous à partir demain. (*Léonard sort*).

SCENE V.

DAUTICOUR, ROSINE.

ROSINE.

DIFFÉREZ ce départ cruel.

DAUTICOUR.

Félix ne sauroit rester sans prêter le serment.

ROSINE.

Son obscurité ne l'en préserve pas ? Il l'a refusé ? il en aura été indigné ?

DAUTICOUR.

C'est la vérité ; mais tous les montagnards que j'ai soumis ce matin à cette épreuve , ont rejeté ce serment avec la même horreur. Quelle énergie dans ces âmes sans culture ! quel patriotisme dans leur province !

ROSINE *avec chaleur.*

Dans toute la France , dans toutes les âmes... Si vous connoissiez la sienne prête à tous les sacrifices !

DAUTICOUR.

Tu le crois ? Il renonceroit à vivre parmi nous , avec nous , comme son frère , par exemple ? Cette seconde épreuve seroit vraiment...

ROSINE *avec fierté et force.*

Bien vaine : il ne fera jamais ce qu'il a dû une fois refuser : en douter , ce seroit le méconnoître , et moi aussi. Ce mot m'échappe ; mais je parle de lui pour la dernière fois. J'ai promis d'obéir , je supporterai son absence , ses peines , les miennes et la mort ; mais plus d'épreuves ; elles l'aviliroient à la fin.

DAUTICOUR.

L'heureux Félix , peut-il être avili ?

ROSINE *encore plus fortement.*

Non pas son âme ; elle est pure : on ne la flétrira jamais. Mais sa personne est couverte des livrées de la misère , et Félix , sans fortune , rien dans le monde , est bien près de l'avilissement. Lui proposer une lâcheté , c'est l'en croire capable. (*Avec sentiment*). Ah ! qu'il n'emporte pas ce chagrin !

DAUTICOUR.

Rosine... que d'amour !

ROSINE.

Est-ce de l'amour ? je n'osois me l'avouer. Mais
peut-être

peut-être bien... Ah ! c'est de la vénération aussi, un juste enthousiasme ; je n'ai pu m'en défendre. Ce ne sera pas vous qui m'en blâmez. Placez la vertu avant tout, m'avez-vous dit mille fois ; révérez la vertu par-tout où elle se trouve. (*Vivement*). Ah ! c'est la vertu belle, simple, ravissante que j'honore en Félix. Je ne dis pas qu'il m'a arrachée aux flammes au péril de ses jours ; ce n'est point un titre à mon estime ; mais c'en est du moins à ma reconnaissance, et certainement à la vôtre. Félix vous a conservé votre Rosine.

DAUTICOUR.

Et ma Rosine... l'aime ; (il faut m'accoutumer à prononcer ce mot), mais est-elle sûre d'être aimée ?

ROSINE.

Plus sûre que s'il me l'avoit dit. Il trembloit d'être deviné. Ah ! croyez qu'il ne manque pas à Félix une seule vertu : il étoit digne d'être votre fils !

DAUTICOUR.

Il le sera. Je le paye du bien qu'il m'a conservé et des vertus qu'il a montrées ; je l'adopte.

ROSINE.

Vous l'adoptez ? belle et grande idée !

DAUTICOUR *calme et grand.*

L'adoption pratiquée dans l'antiquité et chez les sauvages mêmes, m'a toujours charmé ; c'est à elle que Rome dut de longues années de bonheur et de gloire. Ce soir même il sera mon fils. Cet acte sacré tire toute sa force de son consentement et du mien. Je vois que tu m'approuves ?

ROSINE *transportée.*

Je vous admire, ô le meilleur des hommes !

DAUTICOUR.

Tu le sais, les Représentans de la France viennent de lui donner la belle loi de l'adoption qui, rapprochant tous les hommes, doit leur faire chérir davantage l'éga-

D

lité, base sacrée et inébranlable de la république française. Ces sages loix régénéreront les ames, agrandiront les idées, épureront les mœurs, et, certes, il le faut : la liberté, l'égalité, filles du ciel, ne règnent que par les bonnes loix, les bonnes mœurs, la haine du sang, l'amour de l'ordre. Un peuple effréné et corrompu, quoi qu'il fasse de grand, reste, ou devient bientôt esclave.

ROSINE.

Que vous dites bien !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANTONIO.

ANTONIO *donnant une lettre.*

LE porteur est-là ; ferai-je attendre ?

DAUTICOUR.

Oui : je ne sais ce que c'est, une écriture indéchiffrable ! Hem ? hem ? ah ! j'y suis ; c'est l'homme qui, en présence des montagnards, et à leur grand scandale, voulait absolument, et malgré moi, prêter ce serment odieux. Il n'en a rien coûté à monsieur le colonel pour renoncer à sa patrie, et il ne lui en coûteroit pas davantage de la trahir. Ecoute ce billet poli. (*Il lit*). « Le Corrégidor passera de suite chez moi pour me débarrasser » d'une femme du peuple, que, par bonté, j'ai amenée » d'Auvergne, et qui fait l'insolente. Elle se croit en » France ; le Corrégidor lui prouvera que non. Il est » incroyable qu'elle prétende rester chez moi malgré » moi, ou me retirer une petite fille qu'elle a séduite, et » de laquelle, comme maître, je dois répondre. J'espère » qu'enfin, plus fidèle aux devoirs de sa place, il ne refusera pas de me venger.

AUGUSTE-CATILINA, COMTE DE ROUILLE.

Quel mépris du peuple ! Voilà ce qui a perdu les nobles , si c'est perdre , toutes fois , que d'être forcés à devenir des hommes. (*Il approche une table , et se met à écrire*).

ROSINE *sur le devant du Théâtre.*

Hélas ! passagers dans le même vaisseau , en proie aux mêmes orages pendant cette courte traversée , nous sommes tous foibles , tous mortels , tous égaux. Heureuse France ! où l'on ne connoît plus de distinctions que celles des lumières , des vertus et des talens !

DAUTICOUR *écrivant toujours et souriant.*

Et dona Rosine s'applaudit d'avoir devancé cette époque ? (*Il écrit*).

ROSINE *gaiment.*

Oui , mon cher oncle ; car c'est à vous que je dois triomphe de la raison sur l'incurable vanité que donne la fortune. Je vous dois tout... oh ! tout absolument.

DAUTICOUR *se levant et cachetant un billet.*

Non pas ta conversion entière : l'amour en a fait au moins la moitié. Ah ! Rosine , Rosine ! on n'est pas , à ton âge , philosophe sans de bonnes raisons , bien sensibles... Mais n'en parlons plus... Holà , quelqu'un ?... Antonio ?

ROSINE *à part.*

N'en plus parler !... Que veut-il dire ?

DAUTICOUR *revenant vers Rosine.*

Lis ce billet , lis donc. (*A part*). Il va subir une redoutable épreuve. Ce sacrifice est plus fort que le premier.

ROSINE *lisant en tremblant. Après avoir lu bas.*

« Félix , rendez-vous chez le Corrégidor. Il a une proposition à vous faire qui vous plaira certainement ». (*Rendant le billet*). Il en mourra de joie. (*Antonio paroît*).

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANTONIO.

DAUTICOUR *cachetant le second billet.*

TIENS, rends ce billet à l'homme qui attend, et celui-ci aux petits Auvergnats; qu'ils le portent à leur camarade. (*Antonio sort*).

SCÈNE VIII.

ROSINE, DAUTICOUR.

DAUTICOUR.

JE mande à son insolence, le prétendu colonel de Rouillé, que justice sans faveur lui sera faite, et que je suis au logis. Ils sont tous bien singuliers! Leur puissance est renversée, et leur orgueil reste debout! Il leur a fait plus d'ennemis que leurs vexations, et même que leurs sanguinaires entreprises. Tu ne m'écoutes pas, tu rêves?

ROSINE.

A vos projets.

DAUTICOUR.

Ce serment les arrête... Si, par impossible, Félix consentoit à le prêter?

ROSINE.

Je vous entends... Je ne le verrois de ma vie. (*Appercevant Antonio*). Qu'est-ce encore?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANTONIO.

ANTONIO.

DEUX femmes mal vêtues... (elles sont bien drôlement coiffées), vous demandent. Elles pleurent. (*A Dauticour qui rêve*). Je vais les renvoyer tout simplement.

DAUTICOUR.

Gardez - vous de renvoyer personne , sur-tout les malheureux !

ROSINE.

Je me retire , et ne vous devine pas.

DAUTICOUR.

Sois tranquille , je ne m'occupe que de toi. (*Rosine sort*).

SCÈNE X.

DAUTICOUR, ANTONIO, LAURENCE,
NANETTE.

(*Antonio les amène, et se retire*).

DAUTICOUR.

OUBLIONS qu'elle me fut trop chère... Je fais son bonheur , il est impossible que je sois malheureux. (*A Laurence et à Nanette*). Venez , venez , ma chère femme... Votre main est blessée , mon enfant ?

N A N E T T E.

Le bras est bien pis : c'est égal. J'ai arraché la serrure, la voilà. (*Se jetant dans les bras de Laurence*). Que j'ai donc eu peur, mère Laurence !

D A U T I C O U R.

Laurence ! (*Laurence faisant des révérences d chaque pause*). Elle?... Vous êtes de l'Auvergne ? Bon ! vous êtes chez un Français nommé Rouillé ?

L A U R E N C E très-vite.

Justement, un traître. Il veut la garder, et me chasser, moi ; c'est-i' indigne!... Mon bon magistrat, vous écoutez, dit-on, les pauvres gens, vous leur rendez justice : c'est heureux, et c'était rare autrefois. Tant y a que me v'là en personne, au bout du monde, à cause de mes enfans. C'est toute ma joie que mes enfans. L'un s'inquiète de sa mère ; l'autre y songe, s'il y pense : il est dans un palais, c'est tout dire... Non force, je suis sa mère, je l'aime tout de même. Quant à cette jeunesse, (faites la révérence, Nanette), je la tiens sous mon aile, ça me suit comme l'ombre, et je m'y attache, parce qu'elle a besoin de moi.

D A U T I C O U R.

Un bon cœur ! du bon-sens !... Famille étonnante !

L A U R E N C E.

Oui, une fille étonnante, ben sage...

N A N E T T E.

Sûr encore... Mais dame, si ce faraud revient ici?... Il dit qu'il *sait le chemin*.

L A U R E N C E.

Et qu'il ne laissera pas *pierre sur pierre*... C'est-i' vrai, mon bon citoyen ?

D A U T I C O U R *riant*.

Non.

LE COLONEL *entendu derrière la Scène*.
Finis, retire-toi, j'entrerais.

LAURENCE, NANETTE *effrayées.*

C'est sa voix ; sauvez-nous. (*Elles courent de tous côtés, et se heurtent*).

DAUTICOUR.

Entrez dans ce cabinet ; vous n'avez rien à craindre.
Par ici , par ici. (*Il ferme la porte*).

SCÈNE XI.

DAUTICOUR, LE COLONEL *menaçant encore*
Antonio qui reste dans le fond.

LE COLONEL.

IL faut donc, Monsieur, vous venir chercher ici ?

DAUTICOUR.

Oui, sans doute, il le faut.

LE COLONEL.

Eh ! l'on ne peut y pénétrer ?

DAUTICOUR.

Sans être annoncé, ou l'on manque aux plus communes bienséances.

LE COLONEL.

Les bienséances ! ah ! ce n'est pas en Espagne qu'on me les apprendra.

DAUTICOUR.

Ce sera par-tout où je serai, si vous y manquez envers moi.

LE COLONEL.

Au fait, au fait. Je n'y viens pas rompre des lances avec messieurs les Corrégidors.

DAUTICOUR.

Peu m'importe ce qui vous y amène. Je dois empê-

cher qu'on y blesse ni les convenances, ni les bien-séances; j'y dois protection aux foibles; je maintiens les droits et les propriétés de tous... ou je force à de justes réparations ceux qui se permettent de les violer.

LE COLONEL *contrefaisant Dauticour.*

Les droits! les loix! les nations! voilà tout ce qu'ils connoissent aujourd'hui. C'est inimaginable! J'avois quelques raisons pour espérer autre chose ici... mieux que cela; mais ces grands mots me suivent par-tout... Expliquons-nous. Ça, Monsieur! prendrez-vous parti contre moi pour des femmes, des inconnues?

DAUTICOUR.

Raison de plus pour les protéger.

LE COLONEL *riant indécement.*

Etrange logique! Vous avez-là, monsieur le Cor-régidor, une plaisante coutume avec les femmes. Je ne vous vaud pas. Je ne protège jamais, moi, que celles que je connois beaucoup, mais beaucoup.

DAUTICOUR.

Finissons; tant d'insolence me lasse à la fin. Que demandez-vous?

LE COLONEL *plus insolemment.*

Par Dieu! ces femmes; vous m'en ferez justice? Je sais qu'elles sont ici, chez vous, je le sais... Vous plaît-il de me les rendre?

DAUTICOUR.

Non, Monsieur.

LE COLONEL.

Vous prétendez les garder?

DAUTICOUR.

Je prétends les défendre de vos outrages.

LE COLONEL.

Ces femmes-là? bien! Vous m'allez dire encore la loi, la justice... Oh, par Dieu! on voit bien que vous êtes Français.

DAUTICOUR.

Et vous, la honte et l'opprobre de la nation.

LE COLONEL.

Monsieur !... je suis bien las de tout cela... Savez-vous mon nom, monsieur le Corrégidor ?

DAUTICOUR.

Le nom, ici, ne fait rien à la chose.

LE COLONEL.

Vous croyez ? il fait tout, je dis tout... Mais je me rappelle qu'on m'a dit que vous n'étiez pas gentilhomme.

DAUTICOUR.

On vous a dit bien vrai.

LE COLONEL.

Je le vois, parbleu ! vous vous conduisez... en bourgeois.

DAUTICOUR.

En homme.

LE COLONEL *d'un rire amer.*

Le beau titre ! Véritablement, je ne conçois pas Sa Majesté Catholique d'employer chez elle des hommes que, certes, on ne plaçoit nulle part il y a trois ans... Je ne conçois rien à tous les potentats ; ils sont, à l'envi l'un de l'autre, devenus fols, ou imbécilles.

DAUTICOUR.

Oh ! d'accord. Ce qu'il vous faudra bien concevoir (l'affaire vous regarde), c'est que vous n'êtes qu'un simple particulier que ces loix qui vous importunent par-tout, me donnent, quelques défectueuses qu'elles soient ici, le droit de vous faire arrêter. Je ne l'exercerai pas en ce moment ; vous êtes chez moi... Mais, Monsieur... je peux vous en faire sortir. (*Il regarde Antonio qui s'avance au signe qu'il fait*).

LE COLONEL.

Vous n'y songez pas... vous me manquez.

DAUTICOUR avec un souris froid.

Cela n'est pas possible. (*A Antonio*). Reste-là, et à la première insolence, à la porte.

LE COLONEL furieux.

A la porte !... Plaît-il ? Quoi ! (*Bas*). Insubordination par-tout. (*Haut*). Je vais à Madrid : j'en appelle à Sa Majesté Catholique. Elle sait mon nom, et je n'imagine pas, malgré ce renversement d'ordre, qu'on balance à la Cour entre le Colonel de Rouillé et le Corrégidor d'Urgel. La petite vous a paru jolie, convenez-en ? Je déjouerai vos projets, je les déjouerai.

DAUTICOUR.

Heureusement les vôtres l'ont été. Je ne vous crains d'aucune manière ; c'est à vous de trembler.

LE COLONEL.

Celui-là est gai !... (*Renfonçant son chapeau*). Savez-vous, Monsieur ?... Nous verrons. On perd sa place, je vous en avertis, avec ce beau zèle pour le peuple ; on perd sa place et son petit crédit ; et le vôtre, dont vous êtes si fier, va vous échapper, sur mon honneur, sur mon honneur.

DAUTICOUR.

Bonne caution, faite pour rassurer, si j'avois des craintes. Antonio, regarde bien ce Français... indigne de ce beau nom ; que ma porte lui soit fermée... toujours. (*Rouillé sort en lançant à Dauticour des regards furieux. Antonio le veille et le suit*).

SCÈNE XII.

DAUTICOUR seul.

IL seroit plaisant qu'après avoir amené Laurence si à propos, et cette jeune fille pour accompagner Rosire,

il obtint ma retraite , qu'il me semble dangereux de demander ! On n'eût pas écouté mes raisons ; on écouterait ses calomnies , et je redeviendrais libre . O ma chère patrie ! j'embrasserais ta terre purifiée et libre ! O palais national , jadis le réceptacle des conspirateurs , maintenant le temple des loix ! quelques jours encore , et mes yeux verront tes murs chéris ! je m'asseierai sous tes voûtes... et je serai dans le ravissement.

SCÈNE XIII.

DAUTICOUR, ANTONIO.

ANTONIO.

C'EST donc ça qu'on appelle un homme comme il faut ? Les terribles gens ! Où est-elle , la jeune fille ? Il ne lui fera ni peur ni mal : il est pris , arrêté.

DAUTICOUR.

Le colonel Rouillé ?

ANTONIO.

Rouillé ?... soit . Ne vouloit-il pas payer , à compter d'aujourd'hui , sa maison louée depuis six mois ? Le licencié Tartufo , son propriétaire , a mis après lui des alguazils . Ils viennent de le saisir à votre porte . Ma foi , ils l'emmenent .

DAUTICOUR.

Fort bien ! justice se fait tôt ou tard . A propos de justice , Félix doit être venu ? (*Signe que oui*). Bon . Fais-le entrer . Achéons ma tâche . Voyons d'abord s'il mérite son bonheur . (*Antonio sort , et rentre en soutenant Félix*).

SCÈNE XIV.

DAUTICOUR, FÉLIX, ANTONIO.

DAUTICOUR à Félix.

NE tremblez pas, je n'ai rien que d'heureux à vous dire... Ah ! écoute, Antonio. (*Il lui parle bas, et le renvoie*). (*A Félix*). J'ai songé à rapprocher l'Auvergnat pauvre de la riche héritière dont il est aimé : je vous adopte, Félix : vous deviendrez mon fils, je serai votre père.

FÉLIX.

Vous... bonheur inexprimable !... Eh ! vous ne vous jouez pas d'un infortuné ?... Vous en êtes incapable ?

DAUTICOUR.

Incapable. A mon fils adoptif, je donnerai ma nièce...

FÉLIX.

Elle !... oh ! non, non... le sort d'aucun homme !... et c'est la vérité ?

DAUTICOUR.

Oui ; mais écoutez... Elle ne veut pas me quitter ; il faudra prêter ce serment. . .

FÉLIX.

Que j'ai refusé ?... Ciel ! à quelle épreuve tu mets ma jeunesse !... Viens donc à mon secours !... Douleur accablante !... je t'endurerai ; je saurai mourir. (*Age-noux*). O ma chère patrie ! que je vive, que je meure, je ne te ferai jamais un plus grand sacrifice. (*Se relevant avec fermeté*). Il est fait : puissent tous tes enfans t'aimer comme je t'aime !

DAUTICOUR *exalté.*

Amis de la patrie , montrez-vous , applaudissez , imitez ! (*Embrassant Félix*). Tu as rempli un grand devoir : ta récompense est là , (*mettant la main sur le cœur de Félix*). Et Rosine est à toi.

F É L I X.

Grand Dieu ! tu as tout conduit , et tu me récompenses ! Je suis réservé à une félicité inconcevable. Mon père , donnez-moi donc , avec tant de biens , la force de vous exprimer ce que je sens. Je meurs de l'excès de mon bonheur.

DAUTICOUR.

Je vais l'accroître encore.

F É L I X.

Dieu de ma vie ! que pouvez-vous m'offrir à présent ?

DAUTICOUR.

Ta mère.

SCÈNE X V.

DAUTICOUR , FÉLIX , LAURENCE , ANTONIO ,
LÉONARD.

(*Dauticour ayant ouvert la porte du cabinet, Félix tombe dans les bras de Laurence qui parott. On voit dans le fond du Théâtre Antonio avec Léonard*).

F É L I X.

O H ! oui , j'ai besoin de sa présence. Ma mère , que nous sommes heureux !

L A U R E N C E.

Pas tout-à-fait : i' me faut ton frère.

DAUTICOUR *faisant à Léonard signe d'approcher.*

Le voilà, je vous le rends... et je le garde. Vous ne me quitterez point ; nous partirons ensemble. Votre fils m'a tracé mon devoir. Allons vivre en famille dans une république , le plus naturel des gouvernemens. Partons.

L A U R E N C E.

Gage que c'est le citoyen Dauticour : n'y a que lui d'aussi bon que vous... Le bel enfant que j'ai-là !
(*Elle enlève dans ses bras Léonard*).

D A U T I C O U R à Antonio.

A présent, fais entrer ma nièce. (*Rosine attendoit, et se montre*).

S C E N E X V I.

LES MÊMES, ROSINE, NANETTE.

L A U R E N C E.

LA jolie femme !

D A U T I C O U R.

Ma chère Rosine, tu aimes, tu es aimée ; tu sais quel homme peut faire ton bonheur : dispose à ton gré de ta main.

R O S I N E *offrant sa main à Félix.*

Je réparerai l'injustice du sort... mais, mon père, que ferai-je pour vous ?

D A U T I C O U R.

Tu seras heureuse. La maison champêtre où je me plaisais, tu t'y plairas. Je la donne à Félix : il faut

doter ses enfans. Va chercher une terre libre : sois Française , républicaine , sois heureuse ! Mes enfans , je me sens tranquille et satisfait : je vous unis.

L A U R E N C E .

C'est-i' possible ?

F É L I X *aux genoux de Rosine.*

Quoi ! vous ! . . . moi ! . . . ensemble ?

R O S I N E .

Oui ; nous sommes ses enfans. (*A Dauticour*). Vous nous suivrez bientôt ?

D A U T I C O U R *plus joyeux.*

Bientôt ! .. tout-à-l'heure. Nous élèverons pour Léonard cette jolie enfant. (*A Nanette*). Vous viendrez avec nous ? Fuyons une terre esclave... (*A part.*) Je l'aurois dû plutôt. Je rougis de ma foiblesse.

N A N E T T E .

Eh ! mon frere Henri ? Il est bien triste à l'hôtel Notre-Dame !

D A U T I C O U R *à Léonard.*

Va le chercher : donne cette bourse aux autres. (*Léonard prenant l'air suppliant. Dauticour continue.*) Al-lons , tu es repentant , je te pardonne. (*Léonard sort en sautant.*)

R O S I N E *à Laurence.*

Embrassons-nous , ma mère.

SCENE VII ET DERNIERE.

LES MÊMES, *excepté* LÉONARD.

DAUTICOUR

Nous aurons ensemble et le frère et la sœur :
tous les deux sont charmans.

NANETTE.

Pas tant que vous , notre bon père à tous ; oh ! vous
me rendez si contente !

LAURENCE.

Eh , moi donc ! je vois ça à présent que c'est votre
plaisir , à vous , de faire des heureux.

DAUTICOUR.

On le devient soi-même. Mes amis , il n'y a de
vraiment bon que cela , et la Liberté et l'Egalité.
Allons nous mettre à table. C'est encore une douce
chose qu'un dîner avec ses enfans (*serrant la main de
Laurence*) , ses bons amis et ses frères.

(*Il prend le bras de Laurence et de Nanette.*)

FIN du troisième et dernier Acte.

